

Guyane

16 octobre au 14 novembre 2013

La Guyane n'est pas ce que l'on croit !
Elle nous surprend dans mille endroits.
Les héliconias fleurissent dans les sous-bois,
Le paresseux au sommet du bois-canon
Reste silencieux pour que nous l'oublions.
Si les caïmans timides nous font faux bond,
Les aigrettes, hérons, aras et ibis rouge enchantent
Par leur élégance et leurs couleurs flamboyantes.
Véritable réseau sanguin, les cours d'eau serpentent.
Ils sont autoroutes de liaison ou criques charmantes.
Des plages au sable doré ou aux traînées noirâtres
Se laissent baignées par une eau chaude et saumâtre
Qui ne déroute ni le local, ni le touriste opiniâtre !
Palmiers et fromagers, grands seigneurs du territoire
Offre leurs silhouettes au rayon du soleil le soir.
Les cours d'eau dans la fin du jour, se font miroirs,
Pour permettre à notre âme d'emmagasiner des images
Que nos yeux éblouis, savourent. Ils restent rivés
Sur ce kaléidoscope de couleurs diaprées.
Quand tout s'éteint, que le rideau est abaissé,
Alors, dans le ciel noir bleuté, naissent les étoiles,
Et dans les carbets, les hamacs de cordes ou de toiles,
Se tendent pour des nuits de rêve à la belle-étoile !

Quelques mots sur la Guyane :

Située au nord de l'Amérique du sud c'est la plus grande région et le plus grand département français. D'une superficie de 83 846 km² ce territoire se trouve entre le Brésil et le Surinam. La population de 250 000 habitants pourrait passer à près de 450 000 dans les années 2030. Il faut aussi compter 20 000 habitants, non recensés. Ce sont des clandestins qui viennent principalement pour l'or !

La population est un mélange d'Amérindiens, de Créoles, de noirs-marrons (esclaves évadés et contraints de se cacher dans la forêt), les Hmong, arrivés d'Asie en 1977 et installés sur les communes de Cacao et Mana-Javouhey, les Français de la métropole (12%). On trouve encore des Chinois, Libanais, Brésiliens, Haïtiens, Surinamais et Laotiens pour près de 40%.

Dès 1503, les Français ont commencé à s'installer vers Cayenne. Puis, viennent les Anglais, les Hollandais, les Espagnols et les Portugais. C'est au 17^{ème} siècle que la France s'installe définitivement.

L'esclavage est aboli une première fois en 1794, puis remis au goût du jour par Napoléon et définitivement supprimé sous l'impulsion de Victor Schoelcher en 1848.

Les esclaves sont remplacés par les bagnards, cela permet de vider les bagnes de France et d'éloigner les hommes politiques indésirables. Le bague est définitivement fermé en 1948 après la visite d'Albert Londres et sous l'impulsion de Gaston Monnerville.

Le développement de la Guyane s'est fait grâce au Général de Gaulle qui, en 1964 décide de construire la base spatiale de Kourou. Il est prévu de doubler la superficie de celle-ci, en direction de Sinnamary. Cette espace sera opérationnel pour 2017. Beaucoup de propriétaires de satellites, profitent de l'endroit exceptionnel et de la fiabilité des lanceurs Ariane 5 et du petit nouveau Vega. Le lanceur Soyouz opère également de la base située près de Sinnamary.

La Guyane est un territoire vert ! Plus de 95% de sa superficie est couverte de forêts. On recense plus de 1.300 espèces d'arbres et environ 440.000 espèces végétales et animales.

Climat humide, entrecoupé de saison sèche et de petite saison des pluies. Les averses sont souvent violentes, brusques et suivies d'un beau soleil, tout aussi surprenant, quelques minutes plus tard.

Pour visiter ce « pays » différent des autres, suivez-moi le long de ma narration.

Le déroulement du voyage :

La Guyane : ses forêts étouffantes, une chaleur humide à vous liquéfier, des moustiques qui vous attaquent, le bague ! Pour moi, non merci !

Tout ça c'était avant de rencontrer Pierre il y a cinq ans. Le temps de boire mon café son enthousiasme concernant ce coin de France m'avait fait réviser mon jugement.

Il y avait travaillé quelques années et en gardait un souvenir impérissable. Il y était retourné en voyage plusieurs fois depuis qu'il avait regagné la métropole.

Malgré tout je n'aurais peut-être jamais mis les pieds sur ce territoire si une amie ne m'y avait entraînée.

En janvier 2012, son fils Mickaël, son diplôme de Docteur en Pharmacie en poche, est parti exercer là-bas. Marie-France, sa maman mon amie, pense qu'il rentrera en 2014.

— alors on y va ? Me répète-t-elle.

Toujours partante pour découvrir de nouveaux horizons, j'ai dit : Oui !

Je contacte Pierre. Nous nous réunissons tous les trois. Les renseignements d'une personne « de terrain » valent autant, si non mieux, que ce que nous pouvons lire dans nos guides.

Belle coïncidence, cette année, Pierre y va avec sa famille au moment où nous avons prévu de

nous y rendre.

Après une recherche acharnée sur le net, Marie-France et moi trouvons des billets d'avion au prix raisonnable de 600€. Pierre le soir paiera environ 250 € de plus ! Départ le 16 octobre et retour le 13 de Guyane, arrivée le 14 à Paris puis à Lyon.

Pierre se joint à nous pour le départ, il rentrera une semaine plus tôt. Sa famille arrivera deux jours plus tard.

16 octobre.

6h, nous nous retrouvons à la gare de la Part-Dieu. TGV pour Massy-TGV à l'heure ! Puis bus 91-10 pour Marie-France et moi et Bus Air Caraïbes pour Pierre qui a un billet TGV air.

Nous décollons avec un retard de 30 minutes sur un A330-300. Nous passons au-dessus de la côte basque, de la Galice et 8 heures et 7.800 km plus tard nous arrivons à l'aéroport Rochambeau-Félix Eboué de Cayenne.

Le repas dans l'avion est parfait, il nous est même distribué un menu -papier.

Nous attendons près d'une heure nos bagages qui arrivent en dernier. Pierre et son voisin d'attente se reconnaissent. Incroyable ! Cet homme créole, chapeau sur la tête, tient un restaurant à Mana près de Saint Laurent du Maroni et Pierre y a mangé il y a huit ans ! Ils ont une bonne mémoire visuelle tous les deux !

La chaleur nous saisit agréablement. Il fait juste assez jour pour avoir un premier coup d'œil le long de la route qui nous sépare du *gîte Oyasamaïd*, situé dans le quartier de la Madeleine un peu avant Cayenne.

Ce gîte est confortable : piscine, terrasse, chambre avec coin cuisine, excellent restaurant et le personnel est serviable. Une excellente adresse.

Nous partageons le repas du soir tous les quatre : nous et Mickaël.

Demain matin nous prendrons vraiment contact avec la Guyane, après une bonne nuit.

Cayenne

Les Hollandais et les Français se sont disputés le territoire de Guyane. Les Français ont gagné.

La vie, l'organisation du pays change en 1854 lorsque les premières pépites d'or sont découvertes. Les campagnes sont désertées. Les habitants se ruent sur la région du Maroni dans l'espoir de faire fortune.

La ville de Cayenne a été créée en 1643. Elle est devenue département en 1946. La fermeture du bagne a eu lieu en 1948 sous l'influence du journaliste Albert Londres et du ministre Gaston Monnerville.

Le cœur de la ville est une île coincée entre la rivière Cayenne et la rivière Montsinery. Elle compte 65.000 habitants dont 50% de moins de 30 ans. Un melting-pot incroyable de Noirs-marrons, d'Amérindiens, de Français, d'Asiatiques, de Surinamais et de Brésiliens. Tout ce « monde » vit en parfaite intelligence.

De chaque côté des rues se dressent de belles maisons créoles. Certaines sont restaurées, d'autres tiennent le coup contre vent et pluie et ne manquent pas de potentiel, d'autres se laissent dévorer par une végétation qui s'incruste dans chaque fissure, chaque creux de planche, utilise les balcons

écroulés comme jardinières. Même avec leurs crevasses ces maisons sont belles, les murs en planches et chaque étage couvert d'un toit de tôle rouge. Parfois elles ont des balcons, en bois ou en fer forgé, très travaillés.

Le cœur de la ville, c'est la place des palmistes. Le soir les jeunes se retrouvent place des amandiers, en bord de mer et au kiosque. L'endroit incontournable est le marché où s'étale un choix incomparable de fruits et légumes, le plus souvent produits par les Hmong. Les stands de nourritures sont également asiatiques et il est incontournable pour un touriste de ne pas y manger, au moins une fois, en compagnie des locaux.

Le marché aux poissons est appétissant les poissons ont l'œil vif et sont d'un prix imbattables.

Au bout du canal, quelques barques de pêcheurs reposent à marée basse.



Dans le jardin botanique, la balade est agréable. Les moustiques profitent des mini-étangs... et de nous.

Le cimetière, dont les tombes sont couvertes de fleurs artificielles et de bougies en cette période de 1er novembre est un livre d'histoire à lui seul. Les asiatiques ont leurs tombes pagodes, les grandes familles bourgeoises, leurs monuments. Les gens de souche, construisent leurs tombes avec clôture de fer forgé ou en carrelage. Les -le- poète a donné une allure de jeune fille à l'ange qui domine sa tombe et veille sur lui.



La ville s'étire vers Remire-Montjoly. Cette ville a accueilli à la suite de l'éruption du Mont Pelé en Martinique près de 300 personnes en 1902. Le puits et le four à pain qu'ils utilisaient sont visibles au carrefour de la route des plages.

Il est difficile de se déplacer dans Cayenne et alentours, le manque de panneau indicateur dans les nombreux ronds-points, transforme chaque déplacement en galère !

Si les sentiers tout autour de Cayenne sont nombreux et permettent de découvrir la forêt. Les longues plages, baignées par une mer, saumâtre certes, mais chaude, sont bien agréable pour les touristes qui viennent faire le plein de bains, de chaleur et de détente.

Le Rorota

Ce petit chemin de moins de quatre kilomètres se situe à deux kilomètres environ de Remire-Montjoly.

Je le parcours une première fois au lendemain de notre arrivée. Il fait un soleil splendide. Dans la première et dernière partie du chemin fleurissent en quantité des cramentines et des héliconias qui illuminent de leur couleur rouge le fouillis de végétation vert. Les papillons bruns ou oranges ou de superbes morphos brun-bleu, me font tourner la tête. Une légère et élégante libellule multicolore vole, vive et légère, dans tous les sens jusqu'à me donner le tournis. De l'autre côté de

la rivière, les saïmiris crient en sautant de branches en branches. Un paresseux, roulé en boule au sommet d'un bois canon, dort. Un minuscule ruisseau chante sous les feuillages. Le chemin est dégagé et sec !



La seconde fois, nous sommes deux semaines plus tard, soit début novembre, il a plu et venté assez fort la semaine précédente. Le parcours est si différent que j'ai l'impression de m'être trompée ! Des arbres sont tombés en travers du chemin, les papillons ont disparus, nous nous mouillons un peu les pieds malgré le chemin japonais fait de pavés en troncs sciés qui chemine par endroit. Le filet d'eau est devenu une charmante cascade. Les fleurs, elles sont fidèles et exhibent toujours leur couleur rouge. Les singes se sont tus et le paresseux à démenagé au sommet d'un bois canon plus lointain.

Nous pique-niquons au bord de la réserve d'eau.

Le même chemin avec un charme différent !

Chemin de Loyola

Avec Marie-France, nous laissons la voiture route de Remire, à l'entrée du chemin. Nous débutons notre marche sous une tonnelle de bambous. Peu après nous arrivons aux soubassements des anciens bâtiments des jésuites de Saint Ignace de Loyola.

Les jésuites arrivés en 1668 en Guyane ce sont assez rapidement implantés à travers le territoire. L'exploitation de Remire comptait 1000 hectares et produisait Cacao, café, coton, canne à sucre. Ils avaient également planté une belle superficie de manguiers. Il en reste quelques pieds. Sous prétexte de les évangéliser, ces jésuites avaient une main-d'œuvre bon marché avec les esclaves qu'ils faisaient travailler.



Le long du sentier de drôles de champignons ressemblent à des phallus habillés de robes orangées en mailles. Un banc de bois sur lequel sont gravés les mots « je t'aime » est l'endroit idéal pour notre pique-nique.

Fou-rire en guise de dessert. Je décide de faire une photo en automatique. Sans autre forme de support, j'attache l'appareil à une branche. Je fais mes réglages et cours m'asseoir. Zut, nous sommes trop au coin et la mise au point est faite sur un arbre derrière nous. A la quatrième tentative, nous sommes toujours excentrées mais en redressant et en coupant, cela devrait faire un souvenir correct.

Après avoir traversé un éboulis de rochers et traversé une prairie entre deux superbes villas nous arrivons à la route des plages. Encore une petite longueur et nous pouvons nous installer au bord de la grande bleue qui ici s'appellerait plutôt la grande beige !

- 17h !

- On refait le chemin en sens inverse ? ou du stop ? pour retrouver notre voiture !

Courageusement nous repartons pour une bonne heure de marche.

Ilet la Mère

Embarquement au Degrad-des-Cannes. Nous sommes un peu tôt. Une barque échouée s'est transformée en jardinière de plantes le long du ponton. À l'embouchure de la rivière nous avons la chance d'apercevoir deux ibis rouges. Ils sont superbes et leur vol au-dessus de notre tête est plein de grâce. Sur le parking, c'est un groupe d'urubus qui attendent quelques pitances.

En attendant l'heure du départ nous prenons la route des plages avec un arrêt à fort diamant qui, exceptionnellement est ouvert. Un homme fait le ménage. Une succession de pièces en briques. L'ensemble sert maintenant pour des expositions. Ce fort construit entre 1840 et 1849 est situé à l'embouchure du fleuve Mahury.



10h nous voici douze touristes embarqués à bord d'un bateau pour une heure de traversée. Notre pilote est une jeune femme toute fluette.

Au large de Cayenne, ces îlets sont le fruit – tout au moins leurs noms – d'une légende. Une famille pérît dans une tempête. On retrouva le Père, la mère, les deux filles (les mamelles), le malingre qui était le commis et l'enfant dont la dépouille n'a pas été retrouvée. Il est maintenant le petit rocher émergeant qui porte le phare et qui se nomme : l'enfant perdu.

L'Îlet la Mère a servi de refuge aux lépreux, puis de baignoire pour les prisonniers politiques et autres volontaires. Elle est abandonnée suite à une fièvre qui décime la population. Enfin l'institut Pasteur y a ouvert un centre expérimental contre le paludisme. Dans le cadre de ces expériences ont été élevés des Saïmiris, petits singes Sapajous. Il en reste encore environ deux cents sur l'île.

On ne voit qu'eux. Ils nous attendent, guettent nos sacs, leurs yeux vifs nous épient. À l'heure du pique-nique, si par malheur nous sortons une banane, leur nourriture préférée, ils sautent pour s'en saisir avant que nous ayons eu le temps de voir quoi que ce soit. Pierre en fait l'expérience. Entre sa main et sa bouche, le fruit s'est volatilisé ! Ils sont drôles, nous regardent de leurs yeux ronds, font des mimiques pour nous apprivoiser, surtout arriver à leur fin et combler leur faim !

Beaucoup moins drôles sont les moustiques. À peine avons-nous commencé notre chemin pour faire le tour de l'île, alors qu'innocemment nous regardons un magnifique fromager, nous commençons tous les trois à nous flanquer des claques, principalement sur les jambes. Nous sortons Marie France et moi notre bombe anti-moustiques tandis que Pierre file à toute vitesse. Nous ne le retrouverons qu'au bout du chemin, assis au bord de la plage.

Depuis le chemin les trouées dans la végétation nous permettent des points de vue sur la mer et les îlets. Quelques singes s'approchent de nous et deux fromagers siamois sont attachés par un de leur support, une palme comme une toile tendue qui relie les troncs.

Pique-nique sur les rochers noirs qui bordent la plage. Après l'attaque des Saïmiris qui ont chapardé la banane de Pierre, Marie-France et moi gardons les nôtres pour les manger plus tard. Il semble que le pain et le jambon les attirent moins.

Le bain fait le plus grand bien. L'eau est chaude, un délice ! La marée montante, nous fait déguerpir juste à l'heure pour le retour.

Traversée, toujours sous le soleil, le visage fouetté par le vent dû à la vitesse du bateau.

Cacao

Dimanche 20 octobre, c'est au complet, la famille de Pierre est arrivée et Mickaël s'est joint à nous, que nous partons au marché de Cacao.

Cette région a pris ce nom car dans les années 1800, un certain Monsieur Power avait créé des plantations, de roucou, canne à sucre et cacaoyers, le long des berges de la rivière Comté. Après sa mort tout reste à l'abandon et le bagne de sainte Marie s'y installe jusqu'à 1859. Lorsque Les Hmong fuient le Laos et arrivent en Guyane en 1977 le gouvernement leur confie ces terres. Ce sont des battants. Ils défrichent, plantent des arbres fruitiers, labourent ces terres ingrates pour y faire pousser les légumes qu'ils connaissent de leur pays.

Depuis ils fournissent pratiquement tous les légumes et une bonne quantité des fruits consommés en Guyane.



Evidemment, j'ai un peu rêvé en pensant que certaines vendeuses, sur ce marché, seraient habillées en costume laotien ! Il me faudrait revenir à l'occasion d'une fête.

En plus des fruits et des légumes, il y a un grand étalage de broderies traditionnelles et tout un choix de rouleaux de printemps et autres spécialités asiatiques.

Bien sûr, nous mangeons sur place, autour d'une table, abrités sous une toile qui nous protège de l'averse violente qui s'abat à ce moment là.

Autre endroit incontournable de cacao : Le planeur bleu ! Une exposition magnifique de scarabées, mygales et surtout papillons, tous plus incroyables de grandeurs et de couleurs. Mes sens sont presque tous sollicités, les yeux par les couleurs, la chaleur torride et humide de la pièce nous laisse au bord de l'évanouissement et la mygale que j'ai la chance de toucher et de sentir avancer sur mon bras, me donne de délicieux frissons. Cette fois, contrairement au Cambodge, je ne la mange pas ! A l'extérieur, une volière permet d'approcher les papillons de plus près. Les photographier est une autre paire de manches.

Ballade digestive jusqu'à l'église. Une longue allée, bordée d'hibiscus et d'épine du Christ, y conduit. L'intérieur est sobre.

Un peu plus loin, la Comté, large rivière, coule tranquillement. L'endroit est reposant.

Sur une bonne idée de Mickaël, nous poussons jusqu'à la crique Bief. Un endroit où la rivière s'étale, parsemée de gros rochers. En face une petite plage. Avec moins de temps qu'il n'en faut pour se déshabiller, Antoine (10 ans) est déjà dans l'eau, un vrai poisson !

Sur le chemin du retour, nous prenons un verre au Café-restaurant : le Galion. Un établissement bien connu de Pierre. Autrefois les perroquets étaient en liberté. Règlement oblige, ils ont été mis en volière. L'endroit est simple, calme et agréable. Sauf pour Antoine qui à le malheur de poser le pied sur un nid de fourmis rouges en allant voir les aras de plus près.

Remontée du Maroni

Mardi 22 octobre

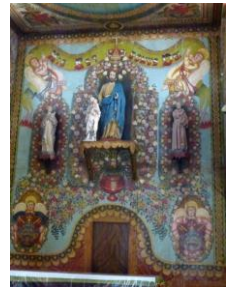
Ca y est, l'aventure commence !

A l'heure dite, nous sommes les six – Marie-France reste avec son fils - Au bord de la route de la Madeleine nous attendons le passage du minibus *Takari Tours*. Ce sont deux minibus qui font le ramassage des touristes pour nous conduire un peu en dessous de Saint Laurent-du-Maroni où nous allons embarquer pour quatre jours de navigation sur le fleuve. Nous atteindrons Maripasoula. De là Air Guyane nous ramènera à Cayenne.

Nous avons su être raisonnable en nous chargeant d'un minimum de bagage, uniquement l'indispensable.

Les deux minibus se retrouvent à Iracoubo. Nous rencontrons le reste du groupe, sans faire connaissance pour le moment.

Classée aux monuments historiques, l'église d'Iracoubo est la visite incontournable de la ville. L'intérieur est entièrement peint d'un décor naïf, de fleurs et de personnages de l'église. Ce travail est dû à un bagnard, originaire de Clermont-Ferrand et condamné à vingt ans de travaux forcés pour vol avec effraction. Envoyé à la section d'Iracoubo il s'était fait plusieurs fois la belle. Il a peut-être fait ce travail en expiation de sa faute ? Sous la protection du père Jaffray, curé de la paroisse.



Il est midi lorsque nous arrivons un peu au-dessus d'Apatou. Nous mangeons dans un carbet et cette fois nous faisons connaissance : Brigitte et Patrick, Guy, Yvan et Valérie, Nathalie, Henri, Pierre, Florence et Erik, Etienne, Antoine et moi. Nous sommes treize ! Personne ne semble superstitieux, tout va bien !

Steve sera notre guide, nous avons également le motoriste et le takariste (celui qui devant manie la perche : le takari).

Nous nous régaloons tous avec ce premier repas : acoupa en escabèche avec lait de coco, salade de mangues et de papaye vertes.

Je regarde d'un air dubitatif notre pirogue : comment vont-ils tout rentrer de ce qui est posé sur la berge ? Sans oublier que nous devons encore pouvoir nous assoir ? Deux bancs sont au milieu, de chaque côté, pour nous. Lorsque nous montons, tout est en place : les frigos, les touques – bidons étanches- qui contiennent les hamacs, moustiquaires et couvertures, nos propres bagages sous une bâche noire imperméable et les denrées alimentaires y compris les boissons. Nous montons même une quatorzième personne et nous ne sommes pas serrés. En fin d'après-midi, nous déposerons cette dame Surinamaïse, avec ses sacs, sur un monticule de cailloux émergeant à peine de l'eau. Notre pirogue étant trop chargée pour s'approcher du village, quelqu'un de là-bas viendra la chercher.



Les gilets de sauvetage sont distribués. Nous n'auront l'obligation de les enfiler que sur ordre (ou conseil) de Steve pour passer des sauts à risque. Pas plus de trois-quatre fois pendant la remontée. Chacun à son chapeau et à pris la précaution de s'enduire, au moins le visage, de crème solaire. Le premier saut se passe sans panique, il n'y a vraiment pas de quoi.

A l'avant l'homme qui actionne le takari, la perche, selon un rituel précis de bras et de mains, indique à son copilote le motoriste la direction à suivre pour éviter les écueils nombreux sur cette portion du fleuve.

Les piroguiers, lorsqu'ils se croisent se saluent d'un pouce levé, façon auto-stop.

Après une heure de navigation nous stoppons à Apatou. Le village porte le nom d'un capitaine grand serviteur de la nation. Ce village de 6500 âmes est d'un silence surprenant. Il est vrai que son cœur est petit, il est principalement composé de campoés, petits hameaux bushinenges, perdus dans la forêt. Les façades de certaines maisons sont peintes de dessins traditionnels. Nous remontons jusqu'au mémorial du capitaine et près de celui-ci, l'autel des ancêtres. Enclos entre chrétienté et animisme ou les Bonis ce connectent avec le ciel et font leurs offrandes. Nous verrons souvent, en traversant les villages ces sortes d'autels. Tous différents, ils ont la même signification. Le même usage pour les prières et les remerciements!

En fin d'après-midi, nous abordons au pied du village surinamais de Loka-Loka.

Nous allons y passer la nuit. Bonne surprise, nous n'avons pas de hamac à monter, nous allons dormir dans des chambres avec des lits couverts de draps frais et propres. Ils sont surmontés de moustiquaires. Je m'inclus dans la famille de Pierre et nous avons droit à un bungalow de deux chambres de trois lits chacune, avec W-C et douche composée d'un fin filet d'eau qui sort d'un tuyau à gaz. Tout de même c'est le luxe !

Le luxe suprême est l'emplacement. Les bungalows sont tous à quelques mètres du Maroni. Le fleuve étend ses eaux qui prennent comme le ciel, des couleurs roses, bleues, violettes. Tout est pastel, puis doré, comme si un alchimiste avait, d'un coup de baguette magique, changé l'eau en or. De l'or qui s'enflamme dans le lointain, ne laissant que la forêt dans une nuit complète. Les roches à fleur d'eau ressemblent à un troupeau de crocodiles endormis pour la nuit.

*Tout s'est tu !
Les animaux de nuit s'étirent,
La forêt est en habit de nuit,
Se cache, devient charbon,
Se laisse chapeauter d'un feu
Démonique qui irradie le ciel,
Se mire dans mes yeux, et,
Touche au plus profond mon âme !*

L'instant est délicieux. Je l'absorbe par tous les pores de ma peau qui frissonne de bien-être. Je fais abstraction de tout le reste pour savourer l'instant au milieu de ce paradis terrestre.

Je me laisse bercée par le chant du fleuve et les premiers cris des oiseaux nocturnes qui s'éveillent.

La première étoile s'allume sur la grande toile bleu-marine qui me domine.

Une grenouille beige-ocre vient me saluer sur la terrasse de notre chambre.

Je retrouve le groupe, déjà attablé, pour siroter l'indispensable ti-punch !

Le repas, ce soir est tout aussi délicieux qu'à midi.

Mercredi 23 octobre

Le chant des cascades est là. Le soleil se lève en douceur et le fleuve prend ses couleurs sous une légère brume qui voile le lointain.

Rien ne manque pour le petit déjeuner : café, thé, chocolat, beurre et confitures de fruits exotiques

Hier soir en arrivant, j'ai traversé un espace planté de manioc pour aller au bout du terrain, voir si le coucher de soleil était différent. Ce matin, les enfants en uniforme, m'attirent de l'autre côté. L'école est tout près. Les écoliers sont en récréation, ils ne tardent pas à regagner leurs classes respectives. Ensuite vient le village. Je rencontre une dame avec qui j'engage la conversation. Elle sait dire bonjour, oui et non, cela ne va pas plus loin. Taki-taki ? C'est le langage d'ici. Je prends un air désolé en lui disant que je ne parle pas le taki-taki et nous partageons nos rires. Je la suis dans son village composé de 4-5 maisons en bois. Un homme et une femme sont assis devant leur porte, près d'eux, leurs garçons nus comme des vers. Ils ne daignent pas me jeter un coup d'œil. Je n'ose pas les aborder. La femme que j'accompagne va moudre du manioc qui se terminera en Couac : semoule de manioc. C'est toute une préparation : les racines sont épluchées, mises à tremper, essorées, passées dans le moulin dont la femme actionne la manivelle. Ensuite cette pâte sera desséchée dans une immense poêle en tôle, posée sur un feu de bois, afin de devenir semoule. Cette femme accepte que je la photographie, ce qui est une exception au Surinam. Steve achètera du couac dans un village que nous visiterons dans la matinée.



Nous démarrons à 9h40. Tout est replacé dans la pirogue et nous retrouvons nos sièges.

Après l'arrêt au village où Steve achète le couac, nous passons les sauts de Chichibi. Nouvel arrêt à Gakaba, pour en apprendre un peu plus sur la fabrication des pirogues. Celles-ci sont taillées dans le tronc d'un arbre appelé angélique et les bords de la pirogue sont en bois d'asao, un bois qui leur permet de flotter.



Les barges d'orpaillage ponctuent non-stop notre parcours sur le fleuve. De la plus petite à la plus importante. Elles sont Surinamaises, brésiliennes ou françaises, légales ou non !

Steve et les occupants, nous permettent de visiter une de ces barges. Une énorme carcasse métallique, d'un rouge bordeaux passé et vert, crache indéfiniment dans le Maroni. Au moins cinq à six personnes travaillent à bord. Deux femmes sont affairées à préparer le repas. La table est mise. Un homme repose sur une couchette. La porte d'une chambre est fermée. Le travail se fait nuit et jour, dans un vacarme assourdissant. Des tonnes d'eau sont déversées dans l'espoir que le dernier filtre contienne les fameuses pépites.

Encore un peu de navigation et nous stoppons au village de Oyokampo pour notre repas de midi.

Au menu : grosses crevettes, salade de couac et ananas.

Couac et crevettes pour notre repas de midi
Photo prise par Etienne.



Dès notre arrivée, un singe noir aux membres très longs avec une queue préhensile de la même taille que ses membres, nous fait une démonstration de sa souplesse en escaladant les arbres. Sa queue lui permet de se suspendre comme s'il avait une main supplémentaire. C'est un Kwata en langage local, ou Atèle.

Les bains dans le fleuve sont très agréables. La température est parfaite et la profondeur idéale pour moi qui doit avoir pied !

Le saut Poligoudou, exige que nous descendions de la pirogue. Nous traversons de rocher en rocher pour la retrouver de l'autre côté, allégée de notre poids. Sur les rochers, les plantes asséchées ont laissé leurs racines former une crépine de dentelle sur certains d'entre eux. Parfois s'appuyant sur une roche ou glissé entre deux, ou émerge de l'eau, un bouquet de fleurs roses ressemblant à des orchidées ou des jacinthes, des salades coumarou.



Nouvel arrêt au village de Tulimanisland. Village important doté d'un hôpital, d'une piste d'atterrissage et agrandi de nouvelles maisons.

Nous avons quitté le Maroni. Depuis sa confluence avec le Tapanahoni, il porte le nom de Lawa.

Dans les premières lueurs crépusculaires, nous accostons à Bolikampoë pour y passer la nuit.

Deux carbets sont à notre disposition. Les plus musclés ont donné un coup de main pour monter l'ensemble des bagages. Les touques sont là. Il faut les ouvrir, sortir les hamacs de filet. Les moustiquaires qui sont dans l'autre touque. Et maintenant, comme dirait Gilbert Bécaud, que vais-je faire ? Pour la plupart d'entre nous, c'est une grande première. Henri s'énerve et s'en va demander de l'aide à Steve. De son pas nonchalant, sans stress, il arrive et nous explique, en gestes comptés, la marche à suivre. Puis, il file, il doit aussi préparer le repas ! Deux ou trois adolescents du village viennent nous prêter mains-fortes. Ensuite il faut encore glisser une ficelle, grosse comme un fil électrique, dans la moustiquaire pour la tendre au dessus du hamac.

Les enfants plus jeunes, sont là aussi, mais eux pour jouer, rire et se laisser photographier.

Le soleil jette une pluie d'or sur le fleuve, le fromager, grand seigneur de la forêt domine la canopée de son ombre chinoise et brusquement tout prend feu avant de s'endormir définitivement. Tout est prêt pour la nuit, il ne reste qu'à filer déguster le traditionnel ti-punch. Ce soir il est accompagné de cacahuètes. Le repas se compose de gombos, d'un colombo de porc et riz, de brie et de papaye. C'est Byzance !

Jeudi 24 octobre

Que dire de cette première nuit en hamac ? Ma foi, après avoir trouvé ma position, j'ai aussi bien dormi que dans mon lit. 3-4 heures profondément et le reste de la nuit en rêvassant. Le froid m'a tenu éveillée en fin de nuit. La légère couverture ne couvrait que le dessus et j'aurais voulu en avoir une seconde pour mettre sous mon dos et mes fesses.

Départ 9 h 20

Notre premier arrêt, aujourd'hui nous entraîne pour une ballade d'une heure trente à travers la forêt primaire.



Nous sommes accueillis dans le sous-bois par des morphos bleus, magnifiques papillons gros comme une main. En tendant l'oreille nous suivons les explications de Steve : L'arbre avec des supports hauts sur son tronc, est appelé arbre tambour. Le bruit provoqué en tapant dessus se répercute très loin. L'arbre Angélique dans lequel sont taillées les pirogues. L'asao, qui sert à faire les bordures de ces mêmes pirogues pour leur permettre de flotter. Une grosse branche de palmier est sacrifiée, taillée à la machette par Steve qui, avec dextérité nous sort le cœur de palmier. C'est tendre et bon.

Alors que nous sommes tous réunis pour écouter les explications et admirer de belles lianes tortues (plates et crantées), Etienne aperçoit une chose au sol qui l'intrigue. C'est quoi ? Un serpent ? Steve fait tout le groupe se reculer au maximum. C'est un grage ou grand karou. Une espèce particulièrement dangereuse. Roulé comme du réglisse au milieu des feuilles sèches, il était pratiquement invisible.

Nous continuons notre parcours. Traversons un ruisseau en marchant sur un tronc pour les plus agiles. Et repassons au retour vers nos lianes tortues. Cette fois le grage à disparu.

Grand Santi, Le village est desservi par Air-Guyane et regroupe un peu de population. Quatre Campoés situés aux alentours lui sont reliés. La ville est spacieuse, propre et sans charme. Près du fleuve un carbet, avec wc (dont nous profitons) et douche, nous fait regretter celui de la nuit passée. Nouvel arrêt à Mofina pour admirer des sculpteurs sur bois. Hélas, les ouvriers sont au repos et à part un grand saladier commencé qui traîne au sol, personne n'a ni ciseau, ni marteau à la main. Retour à la pirogue.



Repas, autour d'une table sous un abri, au milieu d'un village. Au menu : salade composée accompagnée de jambon boucané. Excellent ! Près de nous, deux femmes assises, se contentent de surveiller leurs fillettes. Deux sont déjà grandes et la petite dernière se tient tout juste sur ses jambes. Le spectacle est au bord du fleuve où nous retournons très vite après le repas. Les baigneurs du groupe se jettent à l'eau. Une quinzaine d'enfants, se baignent ou se lavent, en même

temps. Une fillette, dont les seins commencent à pousser se savonne copieusement, elle mousse des pieds à la tête. Elle n'est vêtue que d'un slip, comme l'ensemble des enfants, enfin, non, certains sont nus. Notre takariste, lui, est assis tout au bord de l'eau et entre ses jambes, fait la vaisselle de notre repas de midi. Encore mieux qu'un lave-vaisselle Mappa ! Personne pendant nos quatre jours n'aura eu la moindre tourista ! Comme quoi, chez nous, nous faisons trop de manières !



La Guyane serait-elle l'eldorado ? A Bigidoti, une station d'orpaillage au sol à dénudée une partie de la forêt. Sur une terre beige, un homme à l'aide d'une lance, arrose le sol qui, après avoir traversé des tuyaux, des passoirs etc. laisse apparaître les pépites (enfin tous espèrent !). De l'autre côté du site un jeune garçon, travaille de la même façon avec du matériel en modèle réduit. Pour faire son apprentissage ?

Au milieu du fleuve, une famille s'est échouée. Pour réparer leur pirogue certainement. Un abri en palme leur a servi de refuge et maintenant ils ont besoin de bras costauds pour remettre leur moyen de transport à l'eau. A leur signe nous sommes déroutés et les bras musclés de nos hommes ont vite faits de dépanner ces gens. L'entraide est indispensable sur le fleuve.

Encore quelques sauts avant d'accoster au pied d'une île colline, au sommet de laquelle se trouve le village de Lésé-Dédé où nous allons résider jusqu'à demain matin. Au pied sont échoués : un bus, un 4x4 et une pirogue. Ils devront attendre la saison des pluies pour être remorqués dans une déchetterie. Par un chemin étroit et raide, nous arrivons au cœur du village et à notre carbet. Celui-ci pourrait porter le nom de laisser-aller ! Des gravats au sol, un vieux matelas d'un côté, un moteur dans un coin, un bidon et des planches plus loin ! Des WC en pleine nature ! Il faudra regarder à deux fois avant de baisser culotte, car, compte-tenu des touristes qui passent, plus les villageois qui ne doivent pas être mieux lotis que nous, les environs doivent être maculés !

Bravo à nos accompagnateurs et aux bonnes volontés du groupe pour avoir monté, bagages, provisions, hamacs et literie, jusqu'au village ! Chaque soir cette pirogue à vider et le matin à remplir, n'a pas été un mince travail. « Nos hommes » ont toujours volontiers participé. Je donnerai une palme à Yvan et Eric !

Nous sommes accueillis, non pas par les villageois comme je l'aurais souhaité, mais par une musique tonitruante ! Sur la pirogue, nous avons déjà tant de mal à faire baisser celle de notre motoriste ! Cette musique me rentre par les oreilles, remplit ma tête, me perturbe la vue, et m'empêche de profiter du paysage comme je le souhaiterais. Elle anéantit les émotions qui pourraient naître devant chaque vue du fleuve et de la forêt.

Dans ce village : une pompe à eau fonctionne à merveille, c'est l'un des points positifs. Cela nous permet à tous de prendre une douche. L'un pompe et l'autre sous le robinet, se lave ! L'eau est tiède et propre. Il s'agit d'eau de pluie de récupération. Sa couleur est transparente alors que celle du fleuve reste beige.

C'est l'heure du ti-punch et des conversations à bâtons rompus entre nous. Notre dernière soirée tous ensemble.

Steve nous sert un rôti d'agneau grillé au feu de bois, à se relever la nuit pour le finir si, hélas, nous ne faisons pas plat net tout de suite ! Il est accompagné de bananes frites et de patates douces.

Bravo à l'équipe qui midi et soir nous a servi de délicieux repas !

Le chef du village fait une apparition, guitare dans une main et verre de rhum dans l'autre ! Il n'en est pas à son premier !

Vendredi 25 octobre

Ma foi, ma nuit à été aussi bonne que la précédente. Mon expérience de sommeil en hamac est concluante !

Le départ est prévu pour dix heures. Il me reste une bonne heure pour m'évader de l'autre côté de la colline, juste au-dessus des sauts.

Petit matin

*La nuit s'en est allée,
Place au matin ensommeillé,
L'onde à peine ridée,
Charrie des pirogues chargées.
Elles s'en vont ravitailler
Les villages isolés, dénudés,
Qui attendent ces messagers
Comme l'étoile du berger !*

L'eau du fleuve se chauffe au soleil levant et laisse s'échapper la brume qui glisse sur sa surface et noie les arbres. Sans discontinuer les pirogues, souvent remplies de bidons d'essence, passent dans un sens et dans l'autre. Une secousse maîtrisée, une gerbe d'eau et le saut est passé. Un jeu d'enfants pour ces piroguiers aguerris aux caprices du fleuve. Le bruit des moteurs se mêle à ceux des cascades, de l'eau qui roule, qui joue, qui court et s'active charriant son limon et dissimulant dans ses fonds les pépites qui font briller les yeux des orpailleurs.

J'apprécie ce moment de petit matin, seule en compagnie du fleuve.



Nous embarquons de l'autre côté de l'île, de l'autre côté du village. Notre pirogue a passé les sauts à vide. Vers onze heures nous arrivons aux Abattis Cottica. Les Abattis Cottica sont classés à l'inventaire des sites et monuments naturels depuis 2011. Le fleuve s'étale comme s'il voulait dévorer la végétation sur ses bords. Les roches ne se laissent pas faire et émergent de partout. Les pirogues doivent se frayer un chemin dans ce labyrinthe. Les sauts sont nombreux. La pirogue aborde le remous, fend l'eau qui s'écarte en rideau qui s'étire sur les côtés et en hauteur se terminant en gouttes qui étincelles sous les rayons du soleil et nous éclaboussent en retombant.

Tout le groupe ou presque, donne un coup de main à Steve pour préparer le repas de midi. Paresseuse au maximum, je me contente de soutenir moralement les travailleurs. Par contre je ne laisse pas ma part de ti-punch ! Au menu : grosse salade de chadek (gros pamplemousse) chou, concombre, tomates et poulet boucané que Brigitte et Patrick effilochent consciencieusement.

Notre navigation reprend son cours entre sauts et eaux calmes, sous des frondaisons, comme des tonnelles de verdure ou entre des îles boisées. Un bonheur ! Tout comme la découverte de Papaïchton. Le village est beau. Les habitants ont décoré leurs maisons de dessins de couleur pastel et décors sculptés. Les jardins sont bien tenus.

Il est 17h lorsque nous accostons à Maripasoula. Pas le temps de visiter la ville et de plus le bus à manqué le rendez-vous avec la pirogue. Steve se démène pour nous trouver un véhicule afin que nous puissions nous rendre à l'aéroport à temps pour notre vol.

La salle d'embarquement est une pièce sans chichi. Un guichet dans un coin fait office de comptoir d'enregistrement. Sur une balance posée dans le couloir, nous pesons en premier les bagages qui seront chargés en soutes, puis chacun notre tour nous sommes pesés avec nos bagages à main.

Le temps d'échanger nos adresses mail et laisser un premier avion se remplir et décoller, c'est notre

tour. Nous montons à bord d'un *let 410 d'Air Guyane*, un avion blanc peint de fleurs multicolores. Il comprend 20 places. 19H15 nous quittons le sol, la nuit nous enveloppe, seul le ciel marque encore les signes du soleil couchant. Les nuages floconneux sont de la chantilly à la fraise. Dernier coup d'œil et le noir recouvre tout.

Cinquante minutes plus tard nous retrouvons Cayenne et les bus de *Takari*. Embrassades, d'au-revoir ou d'adieux. Les hommes ne manquent pas de piquant avec leur barbe de quatre jours.

Je garderai un bon souvenir de ce groupe. Chacun était prêt à rendre service. Il n'y a pas eu de clan, pas de râleurs. La bonne humeur fleurissait sur chaque visage dès le réveil.

Il me semble malgré tout avoir toujours été un peu absente du groupe. Sans doute plus absorbée par l'odeur, la couleur, l'étendue de l'eau, calme et reposante, les labyrinthes au travers les rochers, les cours d'eau comme des rivières qui serpentent au milieu des nombreuses îles qui parsèment le Maroni, les remous, la végétation, la circulation parfois intense, les barges d'orpailleurs, les éclaboussures des sauts ou la sérénité des eaux calmes, les crépuscules magiques, les matins en douceur, etc...

Mes sens toujours en éveil ont capté l'environnement au maximum. Ils n'ont rien voulu perdre de la vie du fleuve.

Une vie partagée pendant quatre jours !

Les marais de Kaw

Comment exprimer mon ressenti pour les dix-huit heures de navigation sur ces marais sous la houlette de l'équipage du *Morpho* ? Cela va être difficile. Le professionnalisme de Jacques, son envie de tout faire pour que ses clients soient satisfaits. La compétence d'Erik son accompagnateur, y sont pour beaucoup. Le ciel aussi. Un coucher de soleil enchanteur, une nuit étoilée comme rarement, un orage qui menace mais ce contente de nous entourer et mille petites choses inhabituelles ont fait de cette escapade un enchantement.

Il s'en est fallu de peu que, mon amie Marie-France et moi, ne connaissions jamais les marais de Kaw. Un bateau en grève, une réservation un peu tardive et il n'y a plus de place lorsque nous nous présentons à l'agence *Takari*. Les employées ne baissent pas les bras et vont faire tout leur possible pour nous trouver deux places. Il est midi lorsque je reçois l'appel téléphonique : vous pouvez partir demain, j'ai trouvé deux places. Ce sera de 15h30 à 9 h le lendemain matin sur *le Morpho*. Sans même consulter Marie-France, je réponds: OK. Je suis si contente que je commence à dire : au revoir, je vous emb... heureusement, je me ravise et me contente d'un merci. C'est vrai, je lui aurais bien sauté au cou !

Par Internet j'envoie nos numéros de carte de crédit pour confirmer notre réservation.

Mercredi matin, le 6 novembre, nous passons chercher nos documents. En route !

Tellement lancées, nous manquons la route de Roura. Après quelques kilomètres en direction de Régina, je me rends compte qu'il y a erreur. Demi-tour. Nous pensons prendre de l'essence avant Roura, pas de chance, elle est fermée, les réservoirs sont vides ! Espérons que le niveau de notre C1 fonctionne correctement. Nous devrions avoir juste le nécessaire.

Roura, petit village tranquille au bord de la rivière Oyak. Anciennement riche de plantations de roucou, de caféiers, de cotonniers et de manioc. Principalement sous les jésuites, dans les années 1675, lorsque ceux-ci faisaient travailler des esclaves.

L'église domine le fleuve. L'intérieur est sobre. Devant un petit temple de bois à droite de l'autel deux femmes créoles et un homme prient et entament des cantiques.

Après Roura la route devient plus étroite et les nids de poules sont



nombreux. Il faut rouler prudemment. Nous avons le temps d'arriver et d'admirer le paysage.

Il est à peine plus de midi lorsque nous sommes au port de Kaw. Notre avons notre pique-nique. Un oiseau rouge s'approche, un jaune essaie les antennes des voitures présentes, et une libellule, aux ailes tissées, fines, légères et noires, se pose à nos pieds.

Les touristes arrivent et embarquent sur différentes pirogues pour quelques heures à travers le marais. Une barque arrive du village de Kaw transportant une très vieille femme. Son chapeau lui couvre une partie du visage. Elle est vêtue d'une robe en madras rouge, arrivant aux genoux et boutonnée devant. Elle est grande et son allure atypique donne des démangeaisons à mon objectif qui reste sage ! Je crains un refus si je lui demande une photo !

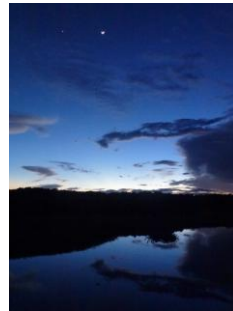
Quinze heures, Jacques rassemble ses ouailles. Nous serons : nous deux, deux groupes de quatre jeunes et un homme d'environ soixante ans, soit onze personnes. Nous devons enlever nos chaussures. Mon côté romanichelle savoure le plaisir de sentir le sol, de faire corps avec le bateau en marchant pieds nus. Cela va ajouter du plaisir à celui que je vais ressentir au long des heures passée sur ce *Morpho*.

L'orage menace, le ciel s'obscurcit, la lumière est rasante sur l'eau qui devient noire en absorbant le ciel.

Je demande une explication à Erik concernant ces minuscules îles d'herbe verte qui flottent et naviguent à la vitesse du courant. Les pluies inhabituelles d'octobre ont déstabilisé les parcelles herbeuses dont de petites parties se détachent. Cela complique la navigation. Elles finissent par boucher l'estuaire. L'unique solution est de retenir ses minis-près flottants à l'aide de pieux.

Préparez vos K-Way, annonce Erik ! Inutile de s'affoler, les nuages nous entourent et ne céderont pas une goutte d'eau sur nos têtes. La nature et le ciel reprennent leur couleur. Les aigrettes, les hérons, les tyrans, et tout un tas d'autres oiseaux dont je n'ai pas retenu le nom se posent sur l'herbe, les arbustes ou les moucous-moucous. Les nids du Tyran, blottis entre les branches laisse échapper des plumes légères. Les nids-chaussettes (ils pendent) sont ceux des tisserins.

Les aigrettes posent avec grâce leur blancheur sur le vert du marais.



Dix-sept heures. Le soleil prend ses couleurs chaudes. Les amateurs plongent pour un bain dans le marais. En sortant ils ne tardent pas à rejoindre les non-baigneurs, sur le toit du *Morpho* pour l'apéritif. Erik est maître « ès ti-punch ». Pendant que nous dégustons, Jacques prépare les tables et le repas du soir.

La vue différente depuis le toit, permet d'apprécier pleinement les couleurs changeantes du paysage. Le bleu, le rose, le jaune du ciel se glisse dans l'eau, colore la nature en mordoré. Le soleil se glisse derrière les arbres, enflamme l'horizon et le fleuve avide de s'embellir se met à l'unisson. Les nuages deviennent rouges, prennent des formes inattendues. La lune se lève sur un ciel de couleur marine. Son étoile la suit, les autres ne tardent pas et illuminent le ciel pour la plus belle fête des lumières.

La table est mise. Jacques nous rejoint sur le toit avec sa guitare. Ce mini-concert, auquel nous participons de notre mieux, dans ce cadre merveilleux est un moment magique.

Attirés par la lumière, des babos ou grains-de-café, petits coléoptères, ont envahi le couloir du *Morpho*.

- Vous voulez goûter ? Cela se mange !
 - Pas de problème. Après ma mygale au Cambodge, un babo en Guyane !
- La tête et les ailes sont arrachées et l'insecte se croque en une bouchée. Ce n'est ni bon, ni mauvais ! Le repas lui, est délicieux !

Remontée sur le toit pendant que les lits, avec moustiquaires, sont installés.

Le marais s'est tu. Tout est calme. Nous cherchons en vain les yeux des caïmans à lunette briller dans la nuit. Dans la soirée Jacques et Erick, avec leur lampe frontale voient les yeux rouges de l'animal, mais, dès que le bateau s'approche nous entendons un plouf et plus rien. Avant que nous ayons eu le temps de l'apercevoir, l'animal a disparu au fond de l'eau.

Sous un plafond étoilé comme j'en ai rarement vue, dans une température agréable, être sur ce bateau qui glisse en silence sur une eau faussement endormie, au milieu d'une végétation en léthargie, est une sensation particulièrement savoureuse.

Après une très bonne nuit (dans le lit du haut, Marie-France dans celui du bas) je me lève vers six heures. Je monte immédiatement sur le toit. Le marais dissimulé sous la brume est rempli de mystère. Les singes hurleurs meublent d'un fond sonore l'atmosphère épaisse du marais dans ce petit matin. Il garde sa beauté. Il s'éveille. L'eau se réchauffe et de son souffle tiède chasse la brume. Le bleu dissout le brouillard et le soleil passant au-dessus des moucous-moucous inonde le *Morpho* et illumine la nature. Les oiseaux reprennent leurs vols, un hoazin se laisse apercevoir au sommet d'un bosquet. Tout n'est plus que vert et bleu. Nous revenons au port de Kaw.

Je remets mes chaussures, je prends mon sac, je fais mes adieux à Jacques et Erik.

La magie est finie !

Nous désirons marcher jusqu'aux peintures amérindiennes. Nos passons au-dessus du cimetière de Kaw. Un bouquet de troncs d'arbres, tombé en travers du chemin, nous oblige à un peu de gymnastique pour les enjamber. Quelques belles libellules tout en grâce m'émerveillent.



L'attaque des fourmis qui tapissent le sol et montent à l'assaut de nos jambes juste avant le passage du ruisseau est désagréable et lorsque cent mètres plus loin, c'est un serpent ou couleuvre qui nous barre le passage, nous avons un moment d'hésitation. Les bois que je jette contre le tronc d'arbre près de l'animal ne servent qu'à lui faire relever la tête. Cette fois, trop c'est trop ! Pas assez téméraires, nous faisons demi-tour.

Sur la route du retour, nous allons voir des coqs de roche. Après la scierie, un petit chemin à travers le bois, nous conduit à un espace aménagé pour les observer. Stoiques, avec Marie-France, nous patientons près d'une heure trente dans l'espoir de les voir s'approcher tout près. Trois spécimens jouent au sommet d'arbres au loin, plusieurs volent parmi les arbres de la forêt et, tout de même, il en est un qui daigne rester, suffisamment près, sur une grosse branche. Ces coqs de roche sont d'une élégance folle d'un rouge orangé que nous ne pouvons pas manquer dans cet environnement vert.

Nous prenons notre repas au camp caïman. Un endroit formidablement bien aménagé au milieu des bois. Sans avoir réservé, la patronne nous trouve un plat de coquelet et riz accompagné d'une salade de papaye verte. Tout est délicieux.

A peine ai-je fini ma phrase : « je fais une sieste sur la pelouse avant de repartir, » que le ciel s'assombrit. La pluie ne tarde pas, suivie d'un vent violent. Nous n'avons que le temps de ramasser couverts et sets sur les tables et de nous réfugier avec les autres clients à l'intérieur.

Au retour par deux fois, il y aura des arbres en travers de la chaussée. Il reste juste la place pour passer avec la voiture.

St Laurent du Maroni

Arriver à Saint Laurent-du-Maroni sous un ciel de plomb, accompagné d'une pluie intermittente, c'est le meilleur moyen de se mettre dans l'ambiance pour visiter le camp de la transportation.

Nous suivons une guide qui connaît bien son sujet. Cela nous permet d'en apprendre d'avantage sur ce bagne, dont la France n'a pas à être fière !

Pour moi le mot bagne, jusqu'à ce jour, signifiait : emprisonnement, travaux forcés, punition méritée après avoir provoqué un accroc maximum à la communauté. Hors, si cela était vrai pour certains, d'autres étaient envoyés dans cet endroit du bout du monde pour des larcins, des fautes minimes, voir des suppositions ou des accusations ou simplement parce qu'ils étaient contre le gouvernement en place (Dreyfus, Seznec, par exemple).

Les conditions sur ce territoire chaud et humide, étaient inhumaines. Quatre-vingts hommes dormaient dans une pièce qui, pour toute aération n'avait que de petites ouvertures en haut des murs. Ils disposaient de cinquante centimètres chacun sur un socle de béton le pied attaché par un anneau à une barre de fer. Un muret d'un mètre vingt de haut environ, au bout de la pièce, cachait les sanitaires. Les chambres d'isolement individuelles étaient légèrement plus confortables. Un artiste a dessiné un bateau sur le mur de la sienne et Henri Charrière, le fameux Papillon, y a inscrit son surnom ! En forêt, les hommes travaillaient nus pour éviter toute dissimulation d'objets ou toute évasion. A la moindre incartade, révolte, les peines étaient doublées. La guillotine était au milieu de la cour. Les têtes étaient récupérées par les chercheurs-médecins pour être étudiées.

Peu de « bagnards » se sont évadés et peu sont sortis libres tout au moins avant la fermeture du bagne en 1948.

Dès 1795, les premiers prisonniers ont été transportés sur ce coin de France. Il y a eu en premier des opposants au régime. Ensuite au gré des événements : des allemands, des indochinois et des délinquants Français. Toute personne considérée comme une menace pour la société était déportée « transportée » ici. Sur toute la terre de Guyane française, le long de la côte, sur les îles – du Salut, de la Mère et dans les terres – Montsinery, Charvain, Mana- pour ne citer que quelques lieux.

La France, contrairement à l'Angleterre en l'Australie, n'a pas su exploiter cette main-d'œuvre bon marché pour développer, aménager le territoire, en dehors de l'adjudication d'eau de Cayenne.

Le sort des femmes, parfois emprisonnées pour des broutilles (un loyer impayé), était sans doute le moins enviable. Un corps disponible pour assouvir les assoiffés, corvéables à merci, elles ne faisaient pas de vieux os !

C'est la visite du journaliste Albert Londres en 1923 qui, scandalisé par les conditions inhumaines au bagne fera bouger les choses et ce n'est qu'en 1948 qu'il sera fermé.

Le Maroni et ses eaux carrément brunes dans cette atmosphère sans soleil, baigne la ville. Au large la végétation a pris possession d'un bateau échoué et forme une île. Quelques belles maisons de l'époque subsistent encore.

Le long de la côte en direction de Mana, sur la plage des Hattes, il reste les coquilles d'œufs des tortues luths. Les mères viennent pondre d'avril à juillet, les petits sortent de la coquille deux mois plus tard. Au moment de la ponte, le ballet de ces tortues qui peuvent mesurer jusqu'à un mètre quatre-vingt de long et peser environ 500kg, doit être impressionnant.



Après avoir passé la nuit à Javouhey, réveillés par la chèvre à six heures du matin, nous mangeons à midi à Mana chez l'homme que Pierre avait reconnu à l'aéroport alors que nous attendions nos bagages. Son restaurant s'appelle : « le Manoa del Dorado ». La cuisine est délicieuse. Nous goûtons plusieurs plats de produits connus et inconnus. Le patron est atypique. Il est grand, très mince, il a un chapeau en cuir vissé sur la tête et un gilet de cuir également, sur une chemise blanche. À l'aéroport, il avait revêtu une veste en daim.

L'intérieur de l'église de Mana est tout en bleu ciel. Une chapelle sur la gauche est consacrée à Anne-Marie Javouhey. Une religieuse missionnaire arrivée à Mana en 1822 avec un groupe de Français.

Le soir nous retrouvons notre gîte amérindien près de Kourou. Demain embarquement pour les îles du Salut.

Les îles du salut

Les îles du Salut se composent de trois îles : du Diable, Royale et Saint Joseph.

Erik a réservé nos billets par téléphone. Nous devons être sur place une heure trente avant le départ. Neuf kilomètres séparent Kourou des îles. Une bonne heure de navigation pendant laquelle les estomacs fragiles prient pour tenir le coup.

Un départ en noir et blanc sous un ciel de plomb. Le soleil revient rapidement et à mi-chemin nous découvrons que la mer peut être d'un magnifique vert turquoise ! Nous l'avions presque oublié ! Nous accostons sur l'île Royale, dans un décor de carte postale caribéenne. Le soleil est au rendez-vous. Un tour par la droite, quelques bâtiments du pénitencier, le lavoir, le puits, etc.. La carrière, devenue par la suite réserve d'eau douce. L'île était nue à l'arrivée des premiers bagnards. Seuls y résidaient les indiens Galibis. Il a fallu planter des palmiers, casser des pierres pour édifier les constructions. Nous arrivons à l'auberge, ancien mess des officiers, et nous partons sous la houlette de Daniel un excellent guide pour la visite de l'ensemble.

Dans les branches d'un manguier, deux magnifiques aras ne daignent pas nous regarder, nous nous contentons d'admirer leur plumage rouge et bleu électrique. Les agoutis -sorte de gros rats- sont un peu moins timides.

L'église construite en briques et bois, est curieuse par ses peintures intérieures. Elles sont l'œuvre d'un bagnard faussaire, Francis Lagrange. Il a reproduit les visages de l'évangile sous les traits de ses collègues du bagne. Seznec en pêcheur ! L'hôpital, le phare, leur d'espoir depuis les cellules d'isolement.



La chambrée où les visiteurs peuvent venir accrocher leur hamac pour la nuit. Certaines personnes n'arrivent pas à dormir, nous dit le guide. Cela ne m'étonne pas ! Il reste des âmes qui rôdent. Des bagnards qui ne se détachent pas de ce lieu qui les a marqués pour la vie et pour la mort. Ces âmes ne demanderaient peut-être pas mieux que de partir au paradis. Elles l'auraient bien mérité. Leur enfer, elles l'ont vécu sur la terre. Leur faute est expiée depuis longtemps.

Ici pas d'évasion possible, les requins rodent et ils sont les meilleurs défenseurs.

Après un excellent pique-nique auquel s'est ajouté en dessert de la noix de coco. Une noix ouverte à la force des biceps d'Erik et Etienne, pour 5€ nous partons à bord d'une barque bleue à moteur conduite par un marin sans sourire et nous atteignons l'île Saint Joseph.

Par un somptueux chemin nous atteignons les derniers bâtiments du bagne. Aujourd'hui, débarrassée de ses tortures, l'île nous montre ses cicatrices : les murs des cachots étroits et inconfortables. Envahis par la végétation, les racines s'imposent et laissent exploser leurs têtes feuillues pour abriter des murs couverts de mousse, ouverts au plein ciel.

Le cimetière, paisible dans ce cadre magnifique, impose le respect et la prière, tout au moins le recueillement pour ces âmes (ici surtout des surveillants) qui sont parties je l'espère au paradis. Un lézard à pris l'habit du lieu, il est rayé noir et jaune !

L'île aujourd'hui est reposante. Les palmiers s'habillent de vert ou de rouille selon leur exposition. Les tiges minuscules et feuillues de palmiers nouveau-nés sortent des noix tombées au sol.

Dans ce cadre, je me sens bien. Mon corps est détendu. Mes yeux admirent d'un côté les palmiers transpercés de soleil, de l'autre une mer turquoise qui vient mousseuse s'écraser sur les roches noires de dolérite. Entre le chant du ressac et celui des oiseaux, mon esprit navigue entre deux bonheurs et l'embaume de magie.

Sur les rochers, deux iguanes, l'un vert et l'autre brun. Des tortues nagent au large, au gré des vagues émeraude.

Retour.

Le soleil nous ébloui et argente la surface de l'eau. Les vagues sont aussi fortes que ce matin – des creux d'environ deux mètres- à mon jugé !

Nous retrouvons la mer saumâtre et Kourou.

Kourou

Assister à un lancement ! Le rêve !

Nous en rêvions avant de partir. A notre arrivée il en est prévu un pour le 14 novembre. Notre avion de retour décolle le 13. Ce n'est pas possible ! Nous enrageons et commençons à élaborer des plans pour retarder notre retour. Pas de panique, c'est le vol qui est retardé au 6 décembre ! Nous gardons le regret et nous abandonnons la rage !

Il s'en faut également de peu que nous ne puissions visiter le centre. Pour la famille de Pierre pas de soucis, pour Pierre, Marie-France et moi (qui pourrions éventuellement revenir) nous sommes en liste d'attente. Nous avons remis nos passeports à l'accueil et nous attendons.

Ouf ! Il y a de la place, nous montons à bord du bus. Pas encore de la fusée. Pour aujourd'hui nous allons nous contenter de l'espace de la base spatial.

Pendant deux heures deux guides vont essayer de tout nous expliquer. Nous allons nous prendre pour des chercheurs, des scientifiques assis dans la salle à la place des journalistes ou dans celle du centre où attendent, avec angoisse, les propriétaires des satellites qui sont lancés par Ariane 5.

La Guyane est l'endroit idéal pour le lancement de fusées. Près de l'équateur, la fusée est plus rapidement en orbite et permet une économie de carburant. La Guyane n'est pas sujette aux tsunamis, aux ouragans, aux tremblements de terre. L'endroit offre aussi une grande ouverture sur l'océan !

Pour un décollage le vent ne doit pas dépasser 36 km/h et aucun orage ne doit être annoncé.

Ce sont les pompiers de paris qui officient sur le site. Ils sont des militaires du 3ème régiment d'infanterie.

Les divers éléments de la navette arrivent soit par avion cargo, soit par bateau. Le combustible : ergol, arrive d'Italie par bateau. Le montage fait passer Ariane par trois bâtiments. Chaque salle est blanche, désinfectée comme un bloc opératoire. Les employés portent gants et combinaisons, tout aussi désinfectés.

Lorsque le montage est terminé, que les satellites sont en place, Ariane est posée sur des rails et avance à la vitesse de quatre kilomètres heures jusqu'à la base de lancement. A ce moment le plein de propergol est effectué. Dès le départ de la navette les pompiers arrosent les fumées pour faire tomber toutes les particules qui seront traitées de façon à polluer le moins possible l'atmosphère. Sur le site poussent toutes sortes de plantes, des animaux y vivent également en pleine forme. Ces éléments sont les meilleurs tests. Il existe une loi qui régit l'espace spatial.

Le premier satellite 100% français s'appelait : Astérix ! Il a décollé en 1965 grâce au lanceur : Diamant.

Les satellites Soyouz sont lancés depuis la base de Kourou. Après avoir été adapté ils sont appelés Soyouz STK.

Un nouveau lanceur à également vu le jour. Plus modeste pour des lancers moins lointains c'est Vega = véhicule européen de génération avancée !

Vous voulez acheter une fusée ? Il vous en coûtera entre 15 et 20 \$ le kilogramme. Abordable, non ?

La durée d'un satellite varie de cinq à dix-huit ans.

Visite très intéressante, il ne nous à manqué qu'un décollage pour nous envoyer au septième ciel.

La tête dans les étoiles, le cerveau en ébullition, il ne nous reste que l'atterrissage à la boutique.

Là, rien n'est difficile, le choix est grand et il suffit d'une carte en plastique pour sortir avec un peu de rêve !

Faire quelques emplettes au supermarché avant de rentrer au gîte et jeter un coup d'œil sur la côte. Près de la plage, le grand hôtel à planté des herbes (des oyats?) et fait une digue de roches pour conserver ses terres que la mer grignote inexorablement. Les couleurs pastel du crépuscule adoucissent la côte. Elle ressemble, comme dirait Joe Dassin, à une aquarelle de Marie Laurencin.

Centre amérindien Kalawachi

Par un heureux oubli, nous pouvons visiter le centre ce dimanche matin. Sur le portail d'entrée le panneau n'a pas été retourné sur « fermé ».

Cela n'empêche pas la personne présente de très bien nous recevoir calmement. Nous sommes accueillis dans le tukusipan, ce grand carbet rond couvert de paille tressée et coiffé d'un toit de ciel, taillé dans le bois de maïwana (fromager ?) et décoré selon les traditions de chaque ethnie.

Les amérindiens savent utiliser les plantes, nous avons un cours !

L'arbre à fleur jaune est un kalawachi, ses baies sont toxiques, elles servent avec le bois à fabriquer un instrument de musique. La sève de l'arbre cicatrice les petites plaies.

Le lantana qui peut être toxique peut aussi être antistress : 3 feuilles en infusion suffisent.

Le manioc, blanc, jaune ou rose est lui, utilisé en cuisine.

Les fleurs du cotonnier sont filées pour faire le textile.

Les tambours sont faits en bois de boko. Ils sont tendus de peaux de biche kakou ou biche de virginie ou de jaguar ou encore de singe hurleur.

Avant de partir nous buvons le verre de l'amitié : du jus de manioc fermenté (cachiri). Goût très particulier ! Alors levons nos verres : Soukouia ! (santé)

Nous regagnons notre gîte amérindien du *petit Kalukili*. Joli cadre. Hélas, dans le grand gîte, vaisselle et accessoires laissent à désirer. Quant à la chambre, complètement indépendante, que nous partageons Marie-France et moi, elle est petite, n'a pas le moindre crochet pour suspendre un vêtement, rien pour chauffer la moindre goutte d'eau. La salle de douche et les w-c sont dans le jardin. Mieux vaut ne pas avoir à y aller la nuit ! Derrière la chambre, une petite terrasse en bois, charmante au-dessus d'un cours d'eau est exposée au soleil et à la pluie !

Heureusement que nous avons partagé les repas avec Pierre et sa famille ! Erik étant un excellent cuisinier, j'ai pu me tourner les pouces !

Le Zoo

Nous visitons au retour, sur la route de Montsinéry, le zoo.

On y trouve que des animaux de Guyane ; Caïmans, iguanes, pumas, jaguars, fourmiliers, serpents, Aras, paresseux, singes, etc...

Une passerelle nous conduit au sommet de la canopée.

Le Zoo est simple, bien entretenu et la visite est agréable.

La fin

Voilà pour toutes les visites très intéressantes. Pour le reste des vacances, traîner dans Cayenne, faire le marché et profiter des plages ont été des moments très agréables aussi.

Marcher sur les longues plages de sable doré, parfois parsemées d'une poussière de sable noir pour les agrémenter d'un décor sous le souffle du vent, la force des vagues ou tout simplement par le crabe qui creuse sa demeure en jetant du sable or sur un fond noir. La force des vagues change aussi la physionomie de la plage, y dessine des arabesques, des figures géométriques que nos pas irrespectueux marquent de leurs empreintes. La vague suivante efface tout pour mieux redessiner la surface.

J'ai aimé la Guyane, surprenante terre française du bout du monde !